

Maurice Coton

La vie révolte

I

LA PRISON

Je ne crois pas. Non, je ne crois pas, a rétorqué Sauveur Raivaud à ses juges. Pendant le procès, les mobiles de son crime n'ont donné lieu à aucun autre aveu. Telle a été sa défense.

Quand les sens ont tous été épuisés, les recherches toutes abandonnées et que la raison ne trouve plus sa place dans l'ignorance ni l'innocence, la faute n'importe plus. La faute semble même n'avoir jamais existé. Et les liens du passé sont dénoués dans leur propre terme.

Eux aussi, les juges, n'ont rien voulu savoir. En condamnant Sauveur Raivaud, ils l'ont doublement acquitté. D'un coup, les soupçons qui pesaient sur l'ensemble de la société comme sur lui-même ont été levés. De l'évidence de son inadaptation au monde, il s'est retrouvé libre de tout engagement. Il purge sa peine pour mieux marquer son refus de tolérer plus longtemps la comédie.

D'elle, parlons plutôt comme d'une souffrance qu'il n'a pas demandée et dont il se rétablira vite.

Toujours est-il qu'il ne voit pas le temps passer en prison. L'endroit s'y prête mal. Les nuits coupent en quatre les rêves qui résonnent, d'hiver en été, contre les radiateurs en fonte. Le matin survient dans le sens inverse de l'hospitalité. En l'absence d'un vrai compte à rebours, on retranche l'avenir immédiat de son existence. Plus exactement, le temps commence à la fin de la captivité en se projetant avec violence dans un présent passif, sinon perpétuel. Ce qui est une absurdité !

A moins de considérer sa détention comme une expérience, afin de transformer le temps en autant de tentatives d'évasion qui tendent à réussir à mesure qu'approche l'échéance, chacun en prison dresse les plans de l'ennui. Sauveur Raivaud ne cesse de les démolir, ligne après ligne, heure après heure, jusqu'à l'aurore. Prenons l'exemple de ces grognements qui le prennent en plein réfectoire. Quand quelqu'un hurle de rire sans aucun motif, c'est lui.

C'est lui qui sépare les bagarreurs sous le préau ou dans les angles de la promenade. Du haut de ses presque deux mètres, il plonge sur les amas de corps, bloque les bras, distribue quelques châtaignes, avant de promettre une correction sur le ton de la plaisanterie. Personne ne résiste donc à sa force ni à son charme. Ses interventions ne déroutent que ceux qui voient en lui un personnage solitaire. Sans donner le sentiment de pouvoir

manquer à son devoir de révolte, Sauveur Raivaud est bien plus que cela.

Toute la bassesse du monde a failli trouver refuge sur ses épaules. Mais il en a décliné l'invitation, malgré l'entremise d'un faussaire en fin de peine qui s'était débrouillé avec l'administration pour lui confier le rôle. De même, les gardiens de prison ont essayé de sympathiser avec lui. Et ils s'y sont pris avec tant de maladresses et d'hésitations que Sauveur Raivaud les a renvoyés. Il leur a fait comprendre qu'après avoir beaucoup réfléchi il y renonçait en bloc.

En vérité, il n'accorde guère de crédit à la réflexion. Partisan d'une révolte pure et à haute fréquence, il rôde plutôt dans les parages de la spontanéité. Quitte à se froisser avec lui-même pour s'offrir le sursis nécessaire à une nouvelle parodie. Aussi parle-t-il le moins possible. Il s'en explique en prétendant que la banalité des propos divise les idées dans son esprit. De toutes les formules, il préfère celles du strict minimum ou du zéro degré. Sans doute est-ce déjà trop.

Avant, il y avait une barre.
quand Sauveur était jeune.
ont ce trait en commun.
C'est mieux qu'un écran.
qui s'oppose au moindre défilé.
d'une présence très passagère.
jusqu'aux racines du néant

Cette frontière existait déjà
Les gens qui se révoltent
Il coupe la vie en deux.
On dirait un corps étranger
Probablement s'agit-il aussi
Elle a creusé un sillon
Toute la portée d'un moi

intérieur en a été bouleversée.
y retrouve sa légitimité.
a faussé compagnie aux héros.
ne sera plus jamais retenu.

N'importe quel dédoublement
Avec le temps, la barre
L'ordre donné tout court
Et moins encore reçu...

Sauveur ne s'est jamais situé par rapport à cette ligne de démarcation. Voilà une frontière, a-t-il constaté, et je me l'approprierais bien ! Dès lors, nulle frontière ne s'est justifiée à ses yeux. Parfois, on définit même ainsi le moindre délit. Mais pour éviter d'en commettre ou d'être pris, Sauveur s'est assimilé à une frontière. Tant qu'à faire, mieux vaut franchir tout de suite le principal obstacle que d'en souffrir sans cesse. S'il se trouve un étranger pour barrer le chemin, c'est que le mal du pays est guéri.

Avec la justice, la question des frontières est résolue avant que d'être apprise. La justice procède de telle sorte que rien ne passe à travers les mailles de son filet. En dépit de ses appareils et de son âge, par delà le sens de la chancellerie, elle se trompe tout le temps. D'ailleurs, elle n'est crainte que parce qu'elle se fourvoie. Dire que Sauveur la méprise serait injuste ; il éprouve à son égard un sentiment de fatalité. Autant la chance le fuit, autant la justice l'atteint.

Dès son premier jour en prison, il a voulu défier le système, sûr d'avoir ingurgité au préalable les libertés qui lui feront tenir le choc. Par chance, on lui a attribué une cellule individuelle. Il n'a pas effacé une inscription qui s'y trouvait déjà. Car l'écriture d'une

personne est l'une des rares choses qu'il respecte par principe. « Pour être en paix avec toi-même, tu te battras sur tous les fronts », dit ce message. Cet appel à la violence ne correspond pas pourtant à son désir. Mais il en comprend la mentalité. Défier consiste à croire en sa chance. Cela suppose aussi de se comparer aux autres et de les supposer bien supérieurs à soi. Or Sauveur Raivaud incarne la modestie. Mieux encore, il la caricature. Sa stature imposante forme à ses propres yeux une décoration. Rubans, rosettes, écharpes, étoiles, rien n'échappe à sa sagacité de collectionneur, de l'espèce du chasseur de primes. Plusieurs bouquets de ces babioles pendent aux murs. Ces accrocs de la pensée, avec préméditation, lui rappellent en permanence l'ignominie des soumissions. Il se relâche contre elles comme la corde de l'arc avant le tir.

Il ne trouve pas d'explication où tout le monde continue d'en chercher. Le temps de redresser le sens d'une courbette, il est déjà trop tard. Le temps de se plaire en prison ne justifie rien de l'imposture du moindre jugement. En prison, il n'y a place que pour le défoulement. Chaque détenu possède une liberté sans égale. Mais les membres sont séparés du corps et interdisent de la toucher, cette liberté qui s'évade dans un monologue extérieur, pour ne pas dire universel. Tout le monde pense de la même façon puisqu'il ne reste rien d'autre à faire.

Ni à dire. Car Sauveur s'en passerait bien parfois de la chance d'être seul dans sa cellule à grimacer. Un jour d'espoir, il a demandé un miroir de poche qu'il aurait orienté en fonction du

soleil. Il a écrit une lettre au directeur de l'établissement en prenant soin de préciser les dimensions de l'objet souhaité. Aussitôt la lettre expédiée, il a su qu'il n'obtiendrait pas satisfaction. Depuis l'aube de sa vie, il n'essuie que des refus. Des simples, des compliqués, des dilatoires... Tant et si bien que leur beauté lui est ostensiblement réservée. Cette fois, c'est un refus consigné au règlement. Et comment !

Mais c'est mal connaître Sauveur Raivaud de penser qu'il s'en tiendra là. Quiconque, à son avis, respecte un règlement est digne de son amitié. Façon de ne pas se couper des bataillons d'imbéciles et de menteurs, sous prétexte qu'ils peuvent toujours rendre service. Alors il se fabrique dans la tête un miroir immatériel avec lequel il rivalise d'idéal. Il y renvoie les images qui lui rendent la pareille, histoire d'en finir avec un orgueil mal élevé. Par cet entonnoir de l'imaginaire s'écoule la plus effrénée scène de beuverie, dont il réchappe de justesse.

Ne goûtant pas à l'ivresse, il se délecte dans l'obsession de la naïveté. Il raisonne de travers et s'en fiche pas mal. Quand il se parle, il commence par la fin. Exemple : il ne mesure pas sa force, donc il n'a pas de force. Le plus drôle dans cette affaire, c'est que personne ne le croit naïf. On le croit d'autant moins naïf qu'il n'éprouve pas le besoin de persuader ou de dissuader ses interlocuteurs ? Il ne se sent investi d'aucune mission pour le faire. La confiance guide sa vie. Voici le type même de certitude qu'il détourne en question plus crédible que sa bonne parole : sa légèreté ? Sans rapport avec la vanité.

Révolte-toi, tant qu'il est encore temps, se répète-t-il dans son langage. De loin, il lui arrive de tout vouloir rassurer sur son passage, comme s'il se rendait compte soudain qu'il ne savait rien de lui-même. N'appréciant que mieux l'étranger qui propage dans tout son être le récit d'une réunification glorieuse et impersonnelle, il se reconnaît l'homme le plus malchanceux de la terre. Mais sa révolte change de face parce qu'elle ne pourra rencontrer de plus grande tristesse. C'est pourquoi le malheur des autres l'apitoie, tellement il en a enduré les ravages ; et l'indigne plus encore que le sien propre. De grâce, point de conclusion aux révoltes, n'en déplaie aux comparaisons !

Les gens qui ont inventé la prison n'ont jamais dû comprendre grand-chose aux pairs de Sauveur Raivaud. Que pouic ! Formule-t-il à coups d'interjections. Moque-toi donc, l'ami, le mioche. Toi non plus tu n'y comprends rien aux fabricants de prisons. Savez-vous planter les choux, leur chante-t-il en esquintant le refrain. A la morgue de chez nous ! Ainsi se font les mondes par des individus les uns contre les autres. Et ceux qui se soulèvent sans crier gare peuvent s'estimer heureux de se retrouver au trou. C'est un honneur que fait la société de coffrer ses détracteurs. Vive la démolition !

Qu'elle prenne quand même garde la société ! Les plus subjugués et subversifs de ses membres lui conseilleront toujours de bâtir des prisons. Sauveur n'existe pas comme paria. Il y a trop longtemps qu'il n'écoute que ce qui n'entre pas dans le moule ou ne se fond pas dans la masse. Sans exception ? Pas de réponse.

On s'en serait douté. Dans le raisonnement comptant du citoyen Raivaud, la prison s'oppose à la guerre. Plus on bâtit de prisons, moins on fera de guerres. Une prison, c'est une guerre qu'on évite. Si l'une comme l'autre n'ont aucun sens, le seul ordre qu'on puisse exécuter sera celui de leur disparition.

La déception est sa forfaiture, un supplice qu'il supporte en héros. Normal, diriez-vous en dévisageant ce colosse avec ses airs de maquignon. Il prend le ridicule à rebrousse-poil. Sans ses accroupissements qu'il commet à toute occasion en signe de vérification, il ressemblerait à l'étalon dont on ne sait pas expliquer la perfection d'un défaut. Il y a quelque chose d'insignifiant là-dedans. On ne peut pas entendre d'une personne qu'elle s'impose par ses défauts. Et pourtant Sauveur est passé maître en déception. De ses parents, de ses amis, de tout le monde ! Non, pas de lui-même bien sûr, parce qu'il faut toujours se réserver la meilleure part pour la fin. Éternellement déçu, Sauveur n'existe peut-être que par désintéressement.

Autrement dit, il respecte tout. Avec exagération, anormalement, et pourtant avec un naturel plein de fausse condescendance, son caractère l'incline à ne rien briguer. Après vous ! se borne-t-il à réclamer à son prochain, comme une menace qu'il ne mettra pas à exécution. En général, il préfère attendre. La porte claque derrière lui avec une violence contenue. Aussi ne s'exprime-t-il que par balbutiements et confidences, et plutôt de retour vers les autres qu'en route vers de nouvelles connaissances. Aucun camp

ne lui rend son respect. Car Sauveur Raivaud est le portrait-robot du suspect.

Sur les bordures du temps, il reprend son souffle, attend son heure, hausse les épaules... En somme, il réfléchit. Les inconvénients de la reconnaissance liment les barreaux de sa prison. Ses pensées sont à sa portée. Les rancœurs et les sornettes s'éloignent ainsi des rivages de sa mémoire.

Non sans quelque résistance, il prône la fin de l'action. Limité par sa force, par son intelligence, il se sert de la prison pour sonner les cloches à l'intrigue, pour lui régler son compte. Se fermant au monde, son esprit se forme en autant de points de suture que de fuite. Tant pis pour la facilité, mais la plaie se découvre à mesure qu'avance le récit. Ici, la réalité dispose de peu de marge et confirme que la prison survit à tous les régimes, à tous les messages, à tous les ravages.

Elle n'est pas la seule. La brutalité aussi, à laquelle Sauveur semble voué. Au lieu de s'opposer à elle, il boit à sa source. Cul sec ! Ce vide n'a pour lui que d'être éphémère. Là où toutes sortes de gens essaient, insistent, s'acharnent, Sauveur cède. Il a fait de son renoncement un hymne à l'échec. Car là où toutes sortes de gens finissent par renoncer, Sauveur qui les observe n'en croit rien. Il n'admet pas d'autre renoncement que le sien. Pourtant, on l'entend souvent dire que rien au monde ne le fera renoncer. Que comprendre, sinon qu'il a passé lui-même la ligne de renoncement dès l'écho d'un premier sauve-qui-peut dans les ravins de sa vie.

Il est passé à la casserole, fâché avec tout concept de remboursement. Quant à sa dette envers ses semblables, il la laisse croître et embellir, sans chercher à en tirer avantage. Tout juste envie-t-il d'assez loin le téméraire qui s'enrichirait avec. La règle du jeu est compliquée. Elle change tout le temps. Et jamais dans le sens désiré ! Sauveur en a décidé qu'il n'exigeait rien de comprendre. La règle même stipule que l'explication viendra plus tard. Dans l'impossibilité de vivre au présent, il s'en extrait avec un temps de retard ou d'avance. La somme de ces extrêmes constitue son présent. Autre définition de l'alibi pour ne pas quitter le monde avant l'heure.

Monde nouveau, la prison semble une tache d'huile en cavale. La révolte glisse dessus, les quatre fers en l'air. En guise de punition, le prisonnier Raivaud commande un équipage composé d'étrangleurs. Ils font horreur à serrer plus fort encore le kiki de la société qui les rejette. Dans un instant, la terre ferme apparaîtra à leurs yeux hagards, là-bas, par delà les murs d'enceinte, ensevelie dans un suaire fantomatique. C'est leur continent, cette colombie de seconde main ! Ils la honnissent et la houspillent en avalant leur café. Mais la dernière gorgée passe à travers les barreaux. Qui ne s'est pas inventé un enterrement ignore que le café renversé réveille la mort.

De nos jours, le café divise les détenus entre ceux qui prennent du sucre et ceux qui n'en veulent pas. C'est une vraie querelle politique. Le mariage du blanc et du noir a déjà causé des mutineries. Des gardiens de prison se sont alliés avec des

meneurs qui eux-mêmes ont dénoncé des complices. Mais le combat est inégal et tourne à l'avantage des buveurs de café regroupés en confréries rivales trop désœuvrées pour en découdre. Sauveur Raivaud sirote à longueur de journée un café fort et fraternel.

Prison cafetière. Prison énervement. Marc de café à la consistance de la révolte qui s'infiltre dans le palais de la bouche. Paradoxalement, on ne peut pas être plus dans le moule. Va pour cette désespérance version moderne. Jamais critique n'a été aussi inutile. Sauveur s'obstine dans un vain tremblement. Son esprit et son corps s'arrachent cette part d'avenir que le marc retient. Il recrache dans le vide. Il est bien. Il en a marre de tout.

Et quoi encore incroyable prison, ne réalises-tu pas combien tu te mets le doigt dans l'œil ? Voulant punir, tu te trompes de cible. Cyclope toi-même à l'égard de la communauté des détenus, tu ne parais pas en mesure d'éclairer la lanterne des honnêtes citoyens. Au nom de la punition, tu arrêtes le cours de l'histoire. Tu l'écroues. Ce faisant, tu crées un sentiment d'appartenance au peuple des bannis, à travers lesquels le monde retrouve son équilibre et son tour de vis.

Sauveur le pense avec toute l'indulgence et l'irrévérence que la prison confère à son rang. Il se sent appelé, dans sa solitude, à jouer de la clé à molette pour effacer l'insulte. Une fois la liberté retrouvée, il sait qu'il ne retrouvera pas son chemin. Incroyable prison, on ne peut pas mieux dire ! Sauveur prend du plaisir dans la panique, d'autant qu'il part chaque jour davantage en exil sur

son propre sol, à l'inverse du chemin prévu. Contre mauvaise fortune bon cœur, il nie jusqu'à l'évidence cette incroyable vérité : la prison allaite les mamelles de la rédemption.

De là, de temps en temps, une envie de rillettes. La prison lui en a appris les extraordinaires saveurs. Il apprécie plus encore leur matière spongieuse qui se tartine sur n'importe quelle surface, quel que soit le couvert choisi. Sauveur voit dans cette qualité l'esprit même du lieu de détention et de son penchant pour les analogies. Les rillettes brisent le mythe de l'étanchéité. Elles incarnent pareillement le sens de l'évasion qui n'a pas besoin de réussir et qui est trop vite oubliée. On n'imagine pas la ressemblance entre ces deux sensations. Pour se la représenter, il faut forcer un passage. De l'amour des rillettes à l'apologie du vice, Sauveur consent une réduction. Sa révolte finit par l'assagir. Il a découvert la jouissance dans l'ignorance.

Entre elles, pas de choix, pas question du tout. A l'inverse, il croit en savoir beaucoup plus que quiconque sur le territoire de son histoire. Les bas-côtés de l'ignorance grouillent de souvenirs qui n'ont plus lieu de reparaître. Que chaque individu réagisse de même renforce Sauveur dans sa présomption. Le territoire de son histoire ici se résume en une simple prison tout en longueur. Il n'existe pas plus de lien de communication entre les cellules qu'entre les souvenirs. Fussent-ils complices d'évasion, complexes de loisirs.

On lui a soufflé qu'il appartenait à la race des grands indésirables. Il n'a pas cherché à en comprendre la signification. Mais on lui a

expliqué quand même, à coups de souches, de punitions en châtiments servis sur un plateau de catastrophes, que la nuit tombe sur sa tête. Monsieur Raivaud ne l'a pas entendu ainsi. Il persiste à dire que sa révolte ne mérite aucun égard. Elle relève tout au plus de la confusion d'esprit, celle-là même qui ne fabrique pas d'histoire. Il n'éprouve donc aucun goût pour le commencement ni pour le commentaire. Quant à la fin, il ne l'ignore même pas puisqu'il n'en soupçonnera jamais l'existence.

Son séjour en prison s'inscrit dans la réserve des jours qu'il ne compte plus utiliser. Une attirance physique tient la caisse. Il a multiplié les indications, au risque de passer outre. Son armoire renferme quelques précis de comptabilité dont la lecture lui ouvre l'horizon. A présent, il jongle avec les bilans. Comme lui, ils ne connaissent que la vertu de l'équilibre qui justifie faute et feinte. De plus, si l'expertise confine au génie, Sauveur jubile d'en faire autant avec la société.

Quel plaisir de feuilleter les livres que la censure épargne et qui recueillent des brevets de bonne conduite jusqu'au seuil de la faillite ! Certes, il faut savoir lire entre les lignes pour mieux rompre l'équilibre. Après tout, c'est la vocation de l'artifice de produire des nombres négatifs. Là cesse le jeu qui laisse la comptabilité s'affronter à la littérature jusqu'à ce que l'une ou l'autre cèdent à l'empressement. Devant des gardiens médusés, Sauveur s'affranchit de tout. Il remplit des pages et des pages de chiffres. Leurs colonnes s'ajustent à son imagination pour repousser au lendemain les limites des bilans.

Son chiffre préféré, c'est le neuf parce qu'il suscite le changement en permettant le retour en arrière et la vérification. Aussitôt Sauveur se ressaisit. Non les chiffres ne connaissent pas la police des caractères. Ils n'ont pas besoin de papiers ni de pièce d'identité. L'insoumission régit leurs zones d'influence. Et pourtant, ils s'accouplent ou s'accolent en pleine possession de tous leurs moyens. Les croix qui les ajoutent ou les multiplient abrègent leur martyre. Ils n'ont aucun sens sinon celui d'une exactitude à surseoir, à proscrire et à calculer. S'il arrive qu'un nombre crève en piste, Sauveur l'exhume par le sacrifice du premier mot venu.

Ce faisant, il appose des étiquettes de prix sur les objets de sa cellule. La valeur d'un barreau de prison, d'un lit ou d'un lavabo, le renseigne sur ce qu'il coûte à la société. En fonction de l'inflation ou des cours du marché, il modifie même avec intégrité et régularité les étiquettes. S'il n'avait fait preuve d'humour à cette occasion, les surveillants auraient pensé que la place de Sauveur se trouvait à l'asile d'aliénés. Là-bas, les coûts sont plus élevés, leur remarque-t-il en profitant de la circonstance pour glaner une estimation. Il n'empêche que, malgré la pauvreté de ses dialogues et les sarcasmes de ses idées, Sauveur se fait passer pour un minable.

Après tout, c'est une offensive contre l'avarice. Dans son refus général, Sauveur obéit. Les ordres arrivent de loin, se disloquent sur lui et se retrouvent en état d'apesanteur. Le grabuge ne se fait pas tout seul et ne réclamera pas ses services. La vérité,

c'est qu'il lui faut s'y reprendre à plusieurs fois avant de se mettre à l'ouvrage. Et ce qui apparaît comme de la mauvaise volonté est seulement une absence de volonté. A ceci près que Sauveur fait montre d'une obéissance entièrement livrée à elle-même.

Un vandale vit en lui et il brouille les pistes de la résistance. N'ayant de compte à régler avec personne, il aime contempler la prison avec détachement. La satisfaction est immédiate, pour son bien-être comme pour celui de l'espèce d'armée qui l'a engagé dès sa venue au monde. La prison l'a coupé de ses bases arrière dans lesquelles il ne s'est jamais beaucoup reconnu à sa place. Peut-être se sentait-il déjà perdu avant que d'avoir osé vivre. De sa cellule, le monde lui paraît au moins aussi emprisonné que lui-même. La différence, c'est que la prison n'a rien à craindre de la comparaison. Sauveur pousse la réflexion plus loin encore où, hélas, il voit l'avenir tout en noir.

La prison est l'avenir de l'humanité. Plus exactement, elle fait la démonstration que les regrets se dérobent par les lacets d'une signature. Un ou deux Sauveur Raivaud ne valent pas mieux à chicaner que le plancher d'une liberté qui n'a pas disparu, puisqu'elle n'a jamais existé. Qu'il ait ou non paraphé tout seul le registre de l'administration ! Et qu'il faille ici souligner, disons-le, un geste de plein gré ne justifie pas l'inadmissible. Ne justifie pas que les prisons des autres sont terrifiantes et qu'elles ramènent chacun à la réflexion et à la modestie. Cette position n'est rien à côté de l'assemblage des malheurs. Sauveur a vu que chaque

effort pour essayer de l'arrêter ou de l'atténuer amplifie les douleurs.

Il a vu que les juges cherchent tellement à bien faire qu'ils s'oublient eux-mêmes dans les toilettes de la morale. Pour les juges, la prison est une armoire à pharmacie dont les médicaments, au mieux, rendent les maladies plus graves. Les juges gagnent ainsi à la régulière tous leurs procès. Après ce que leur ont fait leurs clients, il ne faut quand même pas attendre d'eux un quelconque renoncement. Tant qu'on n'aura pas compris que les juges sont des criminels en puissance, les prisons seront les placebos de la bonne conscience. Avec cela, Sauveur ne réclame ni clémence ni compréhension. Son salut vient par le territoire de la révolte ou encore par l'abreuvoir de l'imagination.

Quel salut ? En voilà une question ! Va-t-on demander à un curé ce qu'il fait de ses prières ? Et va-t-on empêcher Sauveur d'être en proie à toutes les démangeaisons ? Ça gratte ! N'est-ce pas suffisant pour se retrouver en captivité ? Lui, il se sent de taille à disparaître sous ses démangeaisons, quitte à devenir une démangeaison, grandeur nature. Or la médecine et la police, contre le prurit, prescrivent un placebo qui a l'air d'une prison. En réalité, c'est seulement une apparence. Il s'agit en fin de compte de prendre l'expédient qui conviendra le mieux. Si ça gratte toujours, il reste à supprimer les règles d'emploi.

En prison comme ailleurs, il veut être différent. Changer ou rechanger, il ne connaît que cette alternative. Sauveur veut changer pour changer. Sans doute songe-t-il à devenir une épure

de lui-même, mais de son être qu'il ne parvient pas à atteindre. Et la solution consiste aussi à changer les données des problèmes. Le cours des choses se situe dans le degré de déviation à ne plus jamais faire valoir. Sauveur repousse ! Au creux des heures s'agite en lui un artiste, et pas n'importe lequel morbleu ! Un artiste de la révolte, sans maître, sans élève, exclu de toute école et dépourvu d'autorité.

Placebo de lui-même pour une revanche qui n'aura jamais lieu, Sauveur Raivaud l'est aussi pour une meilleure vie. Elle non plus n'aura plus jamais lieu. Mieux se guérir équivaut, dans ce cas à remettre à plus tard le traitement. Sauveur cultive le paradoxe de la non-résignation. Il persiste effrontément à vouloir atteindre sa personnalité au risque de devenir encore plus étranger à lui-même. Au risque de passer pour un satyre du tourment. La difficulté de l'épreuve abat le principe de résistance. Sauveur plante au ciel le clou de la nullité. Cette prison est un leurre ! Tout inspiré, il proteste chaque jour avec une virulence plus forte pour qu'on n'aille pas lui refaire le coup que la plus grande échéance est l'absence d'échéance.

Sauveur aime donc tout ce qui rompt. Il aime aussi sans exception tout ce qui est rond. Peut-être même n'aime-t-il que cela. Il émet une réserve : le rond doit pouvoir apparaître ou disparaître, à l'image du soleil ou d'une bulle d'eau. C'est bien assez pour considérer l'aventure ainsi qu'un mouvement circulaire auquel la prison incline par nature. Pour tourner en rond, Sauveur n'a pas de pareil, ni d'appareil.

Ce plan explique qu'il ne s'est point perdu. Les détracteurs de la révolte le savent quand ils dressent les pôles les uns contre les autres. Ils se prennent pour des experts et ils susurrent à l'oreille des badauds que seuls les maîtres quittent la piste du cirque. Non, Sauveur n'a pas reçu le don de se perdre. Il n'a pas cherché à en guetter le signal. Sa part d'aventure se résume ainsi : tracer un cercle et faire tout à loisir dedans, jusqu'à ce qu'un pincement au cœur rende le passé maître de la situation. C'est la somme des regrets dans toutes les actions inaccomplies qui constitue l'existence. Ce n'est pas le contraire. Na !

Sauveur, Sauveur ! Réponds quand on t'appelle ! Mais quelle idée de prénommer ainsi un nouveau-né ! Sa mère l'avait regretté aussitôt. Et son père, pour s'opposer à ce choix, s'en était voulu ne pas avoir assez bataillé. Son père, en homme du dernier recours qu'il savait être, s'était consolé un jour en découvrant la clé de l'énigme. Une clé sortie du signe du Verseau. Verseau, le signe de Sauveur. Sauveur Verseau, comprenne qui pourra. En tout cas, la famille de Sauveur avait saisi le calembour au bond. Depuis, le nom de Sauveur ne comportait plus que des avantages. Sauf pour Sauveur en personne. Il ne vaut pas mieux lui demander ce qu'il pense des calembours, des signes du zodiaque et moins encore de son prénom. Car il y est insensible, comme étranger à son propre monde, à sa propre plaie. Si on insiste cependant, il répond qu'il a déjà dilapidé son capital de tricherie.

Tiens ! Les sports appartiennent tous au monde de la tricherie. L'esprit d'équipe et le respect de l'adversaire servent d'alibi aux

débauches. Et le consentement de l'effort s'écoule par la gouttière de la jalousie et de la mesquinerie. Il n'empêche qu'il aime les sports, le détenu Raivaud, malgré les tableaux d'affichage, malgré les adversaires et malgré les spectateurs. Par-dessus tout, il voue un culte aux sports de ballon rond et ovale. Il se jette sur les résultats des matchs avec une ferveur qui n'a d'égale que la surprise qu'il y découvre. Pour Sauveur, on ne dira jamais trop la finesse d'un score ou l'imprévisibilité des classements. Son désir croît à mesure que le terrain rond qu'il se promet de construire se rapproche d'un cercle d'engagement.

Supposons un terrain rond où l'on peut courir. Les règles du jeu n'y auraient plus de limite. Pour les appliquer ou les contester, il n'y aurait plus de micmac. Tout le monde se trouverait hors jeu. Sauveur serait enfin dans son élément, libre d'y aller ou d'y rester, lui qui ne s'est jamais perdu. Chacun se rangerait de son côté, celui vers lequel on ne sait jamais où aller. Comme s'il se situait lui-même dans le cosmos par rapport à l'être qu'il était et qu'il avait aimé.

Oui, supposons-le tourner en rond dans sa prison. Autour de lui rôde son double. Aucune malveillance, aucune explication. Il postule au salut du monde. Devinez pourquoi ? Eh bien grâce au remplacement de l'écriture par des tampons en caoutchouc ! Et sans pardon pour le symbole du rond.

Qui dit symbole dit contresens. L'erreur de se fier aux programmes, si l'on en retient le meilleur, met en appétit. Aussi Sauveur reste-t-il, autant qu'il le peut, à l'apéritif. Primate parmi

les primates, il se délecte des cacahuètes que lui lancent des mécènes et leurs amis. Quoi qu'il arrive, il veut en rester à ce stade de la connaissance où l'assouvissement du désir, comme les cacahuètes, est emballé sous vide.

Au-delà du vide, il faut occuper son temps. Sauveur se propose plutôt d'occuper le temps. Après les ronds qui aspirent ses fougues, voici l'heure venue du repli stratégique. Un œuf suffira. L'opération est délicate, mais elle réussit. Il n'y a pas de déroute qui échoue, sinon elle ne serait que le déguisement d'une victoire remportée sur l'histoire. On sait ce qu'il faut penser de l'art de la recomposition. Celle-ci n'est que théorie encerclée de pratiques. Sauveur a obtenu l'œuf à ce prix. Les gardiens sont conviés au spectacle. Passé un moment de flottement, l'œuf se fracasse sur le sol.

Le jaune et le blanc se répandent en s'insinuant à travers une rigole de coquilles. Sauveur s'étale de tout son long à même le carrelage pour récupérer les débris qu'il dispose sur une feuille de carton. Déjà sa mémoire a accompli le plus dur du travail. Il reste maintenant à reconstituer la forme d'origine. Sauveur s'y emploie avec énergie. Le puzzle est son domaine. De même la recherche de la révolte le convie à retrouver une forme d'origine pour se nourrir simplement, tel un sage, d'œuf au riz. Mais il se défend d'y penser. Plutôt travailler du bonnet que de revenir en arrière sans changer de solitude et de formule.

Cirque ! La prison qui le copie bien sur ses gradins sait qu'elle ne repartira plus pour une autre destination. Elle somme ses

occupants à singer le temps. Sa recette : l'euphorie ! Comme un chimpanzé, Sauveur saute dans tous les sens. Il réclame des cacahuètes. Ne réclame-t-il pas que son dû ? L'heure de l'apéritif le tient en haleine, pourvu qu'il ne la dépasse pas, quoi qu'il arrive. Le primate qu'il est redevenu n'en veut pas aux visiteurs. Entre eux et lui, la chaîne du langage ne s'est peut-être pas définitivement rompue. La mauvaise graine qui recolte les morceaux prolifère. Elle lèche les babines de Sauveur depuis le temps qu'il joue sa liberté. Il est allé en prison pour l'avoir trop jouée. Mal ou bien, personne n'a intérêt à le dire. Les jeux sont tous des prisons. Dans ce sens, Sauveur ne joue plus désormais que l'interruption de partie. Il franchit les limites du jeu, mais pour se perdre lui-même en image. Comme la nature même du jeu pousse l'invention à la faute, il lui plaît d'oublier qui il est. Durant plusieurs jours, l'envie lui prend de ne plus se regarder en face et de tenir bon jusqu'à ce que son visage disparaisse de sa mémoire. D'abord, il lui semble se reconnaître à travers des regards échangés avec des prisonniers. Cette illusion l'investit d'une mission dont il se croyait pour toujours déchargé. La révolte brouille les pistes, elle croise les espèces et se réduit à une banale stratégie. A ce moment, il est encore temps d'oublier qui il est. Vlan ! D'un coup de tête en arrière il comble le retard. Ne se ressemblant déjà plus, il se délivre de ses chaînes. Pour la beauté du geste, au bord de la sécession, de la capitulation en règle, il trouve une issue. C'est une combinaison !

Une partie de son visage réapparaît sur une cuiller à café ou les lunettes d'un gardien en colère. A chacun de donner un accès aux parcelles d'une propriété. Et de vous y incarcérer, décrète Sauveur aux tuteurs de la pensée, avec un rugissement qui lui rend son apparence. Pour autant, il ne regrette pas la déformation que sa mémoire jardine au partage des genres. Il n'en oublie l'ordre qu'afin de mieux rappeler ses obligations : se souvenir de ce qui échappe. Prison rétention. Cache-sexe de la société, du moins si l'on définit le sixième sens comme l'entrée au collège qui enseigne l'ignorance. Sauveur Raivaud relève le défi. Abracadabra ! De cette privation doit jaillir la source de la liberté. Et que ce sens devienne le rebut de tous les autres et, partant de là, la quintessence ! Mais cette allégresse soudaine fait retentir dans son esprit la sirène de l'évasion. Le monde d'aujourd'hui n'en est-il pas l'image ou, pour parler proprement, le géniteur ? Enfin, l'heure viendra d'aller voir, au-delà des murs de chaque prison, la tête de la révolte. Sauveur saute sur son casse-croûte comme sur un copain de promotion. Le pion avancé de la nature humaine, reproductrice et idéale, n'est pas celui qu'on croit. On croit beaucoup qu'il faut faire ceci. On croit presque autant qu'il faut faire cela. Mais deux formules l'emportent sur toutes les autres en prison. La première, c'est qu'il ne faut pas faire ceci. La seconde, vous avez trouvé, c'est qu'il ne faut pas faire cela. Je répète. C'est qu'il ne faut pas faire comme moi, ironise Sauveur, maître de son art de détenu, en toute singularité. Pardon, en toute singerie ! Car il se dit que tous ces ordres sonnent juste.

Puis il se contredit. Tous ces ordres sonnent faux. Comment les ustensiles de la pensée s'accorderaient-ils ? A la harpe des barreaux, il préfère la barre du harpon. La musique pénètre dans sa chair. Je suis une baleine qui glisse sur les supplices et je réclame toujours plus de mansuétude envers mes semblables. Et il ne manque guère qu'un timbre à l'effigie de la révolte pour que l'enveloppe de son corps se rie de cette bonne blague. Les ordres sonnent « faut ». Avec cette précision, chacun comprend son rang dans le monde. Sauveur Raivaud fait écran.

II

L'ETAT

Pour le coup, il est pris. Mais ne l'était-il pas avant ? Mais ne trouve-t-il pas en lui un ressort qui déchire l'écran ? Sa conscience a beau recréer un inventaire, l'attraction continue le travail d'érosion. Sauveur se détourne de la parade. Au fond de la nullité, il creuse à se terrer davantage et à échapper aux oracles. L'alibi des profondeurs lui fait miroiter ces objets mêmes qu'il vénère pour la raison d'après.

Cette raison, elle évite les mirages. On ne peut croire que ce qui encourage à s'approcher du vide. En emprisonnant ses produits, la société se punit des vertiges qu'elle se vante de savoir guérir. C'est peu dire que la perte d'équilibre seconde l'avenir. Sauveur a donc pris lui aussi la société entre ses bras. La société est la raison d'après. S'en tient-on à une raison d'Etat qu'on retombe dans un piège. Halte au conformisme ! Les bijoux de la couronne souffrent de la comparaison. Là où l'avertissement signale la

sévérité, un pantin agite son croupion, et vend la mèche. Sauveur a trop fait confiance à ces gens qui portent le mérite en étendard et se disloquent en présence du chef. Peut-être qu'ils font de ce terrain d'entente leur ligne d'horizon. Moi je ne suis pas un chef, dans aucun domaine. Alors je ne veux pas de chef. Et Sauveur simule. Tchîn tchîn ! A la vôtre, boulistes qui vous tenez à carreau.

La partie s'annonce serrée. D'un côté, cet homme maboule qui fait de la prison comme on fait de la peine à quelqu'un, de l'autre cette meute qui se dirige à coups de « taïauts » dans les filets sociaux. Au centre, la razzia, sur des objets saisis en douane. Tout se resserre autour de Sauveur pour mieux le dépouiller de ce qui ne saurait faire envie à quiconque. Acculé, il a rassemblé ses dernières forces. Mais il marchandé encore sa participation au scrutin de l'horizon. Il dépouille les bulletins d'une météo virtuelle. Sous la haute pression des privilèges, il cède. D'abord il dit que le droit accorde les violons.

Jeunesse passée sur une enclume à transpercer des roues. Jeunesse, enclave d'un état du ciel, sous l'inclinaison des tapis de jeu reçus en pleine figure. Le voyage décide de l'ordinaire. Sur le fer à repasser de l'instruction apparaissent déjà les traces du départ... Prison en forme d'éponge ! Sauveur regorge d'effacement. C'est l'histoire d'un projet qui avorte par faute de moyens et dont l'équipage transforme l'affront en contrebande. Où l'on recrute pour le remue-ménage, Sauveur perturbe un jeu de pistes qui lui ouvrent les yeux sur l'univers. Joueur, il l'était

déjà par le passé. Mais la prison a engendré et exacerbé une influence plus néfaste encore. Si elle porte toujours le nom de jeu, c'est par effraction et préméditation. Comment dire qu'il s'agit d'une forme de paroxysme dont il se délecte en toute innocence ? Le jeu n'importe plus en tant que tel, car il introduit sans cesse d'autres représentations du monde. La pratique de la devinette édicte des lois qui ont pour mission de rester libres. Elles prennent la route des poupées gigogne. Sauveur parie qu'il restera une place pour lui au bout du chemin.

Tout est prétexte à jeu Il suffit de toujours se trouver à portée de main d'un interrupteur. Sauveur actionne, par la seule force de sa liberté, la valeur symbolique des résistances. Depuis quand n'est-il plus au courant de rien ? La prison le traite à l'égal des tapisseries pour tisser le temps, pour vider son sac d'animosité et de banalités. Oh oui, des lumières, il n'en manque que là où le jeu explose ! Jouons, jouons ! Qu'importe la manière, mais passons à l'abordage avant la fin. Et s'il le faut, trichons. A la place de Raivaud, vous en feriez autant en découvrant que les lumières des prisons sont des projecteurs. Elles n'éclairent pas pour que chacun voie mais pour que chacun soit vu. Face à ces périls, face à ces éblouissements, comment trouver la parade ? Raivaud emploie une technique importée de la haute mer qui recommande, devant le naufrage, de ne jamais qu'effleurer la solution. La révolte, si elle veut tenir, ne supporte pas de contrainte. Absence de munitions vaut toutes les armes. Face aux intolérances, Raivaud dénonce l'intelligence, cet ingrédient des pires fléaux. Du

moins, il refuse de se mettre à son service. Les gens de culture devraient moins perdre leur temps à délivrer leurs messages. De son intelligence, Raivaud fait un usage de négation ou d'obstruction. Il s'oppose. Aussi n'a-t-il aucun but sinon celui, à la limite, de mener sa réflexion à sa fin. Il n'épargne rien que la protestation.

Les soirs d'élections, tous les détenus se regroupent pour assister au spectacle sur un écran géant de télévision. Dans l'attente des résultats, Sauveur a eu l'idée d'organiser un scrutin où chacun peut voter à sa guise. Toutes les candidatures sont permises, célèbres ou inconnues, vivantes ou mortes, réelles ou fictives. Il suffit de griffonner un nom sur un bulletin vierge et de signer le registre d'inscription. En outre, chaque année passée en prison donne droit à une voix supplémentaire par personne. Mais afin que les anciens taulards puissent encore mieux faire profiter de leur expérience, on leur confie le dépouillement. Malgré les inévitables tricheries, ils y prennent du plaisir, comme si le sort du scrutin dépendait d'eux. Sauveur remarque que les magouilles rapprochent les adversaires et leur confèrent un semblant d'humanité. Quand un candidat se détache, l'assemblée entière hue jusqu'à l'annulation des votes qui se sont portés sur lui. Puis on recommence la manœuvre. A la fin, il faut bien totaliser les suffrages sans céder aux mesquineries ni aux énervements que provoque la victoire d'une majorité d'individus. Avec regret, Sauveur observe qu'il a voté et contribué lui-même à élire le gagnant. Certes, de très peu. Dans les prisons, tout est toujours

serré, au sens propre et au sens sale. C'est comme une tradition. C'est quoi une tradition ? C'est un mot qu'on ne laisse jamais seul. Sauveur sait bien que sa révolte croît à mesure que son besoin de solitude augmente. Cette contradiction a contribué à l'élection, pour du beurre, du responsable du comité des fêtes. Avec tout le monde, il apprécie cet homme qui se donne volontiers des allures monumentales et qui sait improviser, sans risque d'impair, sur le malheur d'autrui. A l'écouter, il faut passer sa vie à faire la fête. Pour Sauveur, c'est une raison de passer l'éponge.

Au comité des fêtes, on sort de prison. Qu'on le croie ou pas, Sauveur dit qu'on y fait naufrage entre quatre murs. Mais Sauveur a la tête ailleurs depuis toujours. Quand il ne le pense pas lui-même, on vient le lui rappeler, le lui reprocher. Sa tête, elle est dans les nuages, par-delà les sphères d'influence où plane, déployée vers l'azur, l'aile crépusculaire de l'indifférence générale. Dans cet esprit, il rêve de construire une tour qui monte là-haut, avec le parrainage du comité des fêtes. A l'encontre d'une tradition où le mot n'existe pas, Sauveur rêve d'une « haltitude ». La prison est cet ailleurs. L'éprouve une sensation de faux départ dans la course à la réalité, ricane-t-il en prétendant aux queues de cerises. Encore ne s'agit-il que d'une épreuve sans conséquence, et pas d'un refus de bénédiction. La question ne se serait pas posée dans ces termes. En l'occurrence, la seule religion qui tienne, c'est un coup fourré. Le recours à la langue ne tient lui-même qu'à un fil. De report en réforme, la dernière révolte sera la bonne. Si je n'en parle pas, je lui fais signe.

Sauveur voit des sosies partout. La victoire lui paraît chaque fois plus éphémère et ne tenir qu'à un fil. Arbitre de sa peine, il préfère laisser jouer la règle de l'avantage. En général, il ne se passe rien, sinon une promesse de rachat ou l'assurance que la condition humaine abdique. Dans la pochette surprise, Sauveur perçoit qu'il est de trop. Car il est vraiment pareil.

En tout état de cause, il faut chercher du réconfort à l'autel ou, selon le moral des troupes, au chevet du carnage. Jamais personne n'a inspecté une caserne de pompiers sans cette arrière-pensée qu'un feu digne de ce nom ne s'éteint pas. Toute tentative de salut doit commencer par là, quitte à laisser tomber à l'eau les cérémonies de remise des médailles, d'ouverture ou de fermeture des cafés du commerce, etc. Assez de fourberies et de beuveries d'idées qui arrosent les flammes jusqu'au bout de la sauvagerie ! Sauveur Raivaud a de la peine à s'incliner. La peine, sa compagne de chaque instant, il lui tarde de la promettre à un prétendant aux grandes échelles.

Les grandes échelles développent l'intelligence dans la cellulite des sens. Elles rapprochent de la vérité, qui en tient compte pour les délibérations du jury. Méfiance ! Car beaucoup de livres, par exemple, ont été rudement bien écrits dans des geôles où les puanteurs opéraient sur les esprits comme autant de sérums d'une vérité toujours différée. Sauveur ne dit jamais la vérité, sinon il n'aurait plus rien à faire. Il ne reste déjà pas grand-chose. Il reste à gagner sa liberté. N'est-ce pas la clé de tout ? On élève le rachat d'une conduite au culte de la serrurerie. C'est

l'héraldique du paria qui ne sait que tousser, que cracher, que traîner les pieds. Depuis qu'il se trouve en prison, Sauveur reconquiert les différents états de sa liberté avec ses jambes. Il trépigne. Il saute. Il court. Il piétine. Il danse ! Ses mains ont perdu leurs fonctions. C'est tout juste si elles restituent l'attente, pourtant connue sous le bout des doigts, de la clé sortie du trousseau. Pour un tour de clé qui délivre, combien de tours bouclent du dedans le passage à la reconnaissance ? Mais ils font entrer dans la peau du personnage qu'on joue, malgré la rengaine des vols à l'étalage du monde. Tout se dérobe. La prison se dérobe. L'échange ma peine contre ce qui dénonce, sans l'atteindre, l'imposture par fragments. Sauveur se crée l'illusion d'exister dans la tambouille des peines qui se confondent elles-mêmes à n'en plus faire aucune.

Sans façon ! Plus un refus est total, plus il nécessite de courtoisie et de diplomatie. Certes, l'absence d'explication et, plus encore, de justification reste de mise, conforme en cela à l'envie de maintenir l'écart entre la liberté et la vérité. Dans l'esprit de Sauveur Raivaud, la liberté s'acquiert par le rejet de la vérité. Du moins, il suffit de ne pas de dire la vérité. Car il n'y aurait plus rien à dire. Il n'y en a déjà pas tellement. Et quand il entend la clé du gardien ouvrir la porte de sa geôle, il abandonne aussitôt la partie de la vérité. Comme un enfant perdu, il cherche alors la clé de sa liberté. Elle existe fatalement. Le voilà rassuré pour un temps. Tout semble organisé autour de lui pour qu'il échappe au massacre. Monsieur, vous êtes un rescapé et vous vous mêlez de

vos oignons lui précise le maître-chien qui fait la ronde dans la cour entre deux invectives. Sauveur hausse les épaules. Sa tête de gros malabar redresseur de torts balaie l'horizon d'un trait. Sur ce trait qui conquiert une liberté chèrement payée, son corps trébuche souvent, avant de se cogner en retombant par terre. Au loin, la sirène d'une voiture de police ou de pompiers lui rappelle le devoir d'obéissance. Des écorchures et des bleus l'invitent plus encore à passer...

De cette orgie au jour J, Sauveur, dans quel état t'es-tu mis ? L'heure n'aura donc jamais sonné de te retrancher en quelque abri de fortune, jamais pour toi. La place est libre. Il n'y a jamais eu que la place de libre. Le défaut, c'est qu'elle traîne en longueur. Sauveur en est tout retourné. Et toutes ces fripouilles qui te surveillent font leur jargon de tes infractions.

Langage t'engage ! Mais tu ne t'engages qu'à la condition de remplacer les propriétaires. Toujours Sauveur a admis son rôle de remplaçant, tout juste bon à jouer les doublures. Après avoir sans doute assisté à la scène au début du spectacle, la colère s'était retirée en douceur, ne laissant aucune trace. Il joue au remplaçant en état de grâce, au remplaçant qui protège le titulaire du poste de tous les dangers. C'est ainsi qu'il a enfreint la loi. Après les amendes, le tribunal a dû employer les moyens. Sauveur s'est retrouvé derrière les barreaux, mais prisonnier encore remplaçant d'une erreur. Et pas de n'importe laquelle puisqu'il prétend remplacer l'erreur humaine. Ceci constitue une provocation. Une provocation est une façon d'atteindre son objectif sans passer par

l'action. En grammaire, on parlerait de ponctuation. Cette économie de moyens engendre rarement de la sympathie. Au lieu d'être interprétée ou récupérée, elle rapporte au contraire de la répression. Il l'a appris à ses dépens, comme s'il avait demandé à son intelligence de ne pas courir le risque d'obtenir du succès. Alors ses pensées l'entraînent dans les corridors de la soudaineté, là où l'ordre ne règne que sur lui-même. Elles le mènent loin, très loin de l'homme qu'il veut être, dans des endroits pourvus de toutes les beautés.

Ce n'est que partie remise, s'admoneste-t-il. Car ses pensées semblent le provoquer et se jouer de lui au gré des révoltes. Il y a d'un côté l'étreinte qui se referme et de l'autre un enhardissement à secourir cette image du bonheur ventre à terre, écrabouillé par l'impuissance. Sauveur retrouve du tonus, entame une grève de la faim de neuf heures, accorde un répit à son estomac et repart en quête de pirouettes à jeter en pâture aux requins. L'approche de la solution agite les eaux où s'écoule un filet de sang. Mais dès lors qu'on découvre un héros, le monde arrache les assiettes des convives. Sauveur a tendance à se frictionner avec le temps. Bref, il se « fictionne », sans rendre coup pour coup aux experts de la réalité.

Quiconque met sa vie en jeu court le risque de la continuer en prison. Sauveur fut coincé pour moins que cela. Maintenant, il faut encore mystifier la réalité car le temps reste froissé dans le placard à idées noires. La révolte, encore elle, repasse les chemises des condamnés. Des deux mains, il repousse l'invitation

que lui tend le mur de se fracasser la tête. Sa révolte tient ! Elle communique la sensation des sommets qu'on n'atteint pas. Il rétracte ses aveux. Toute sa vie, il a vu avec les yeux du moment et il s'est dédoublé dans le rôle du visiteur séparé de son groupe. Il sait comment se voir vivre et oublier. C'est non, et pas autrement ! Peut-être avoue-t-il ainsi sa faute, comme une passe en retrait à son gardien de but intercepté par l'adversaire. L'équipe, d'abord disséminée, est aujourd'hui et pour toujours décimée. La chasse est close. Il n'y a pas lieu de regrouper les forces ni de chercher du secours auprès des chiens d'arrêt. Sauveur est en état d'arrestation. Quel gain lui a-t-il résisté ? De quoi n'est-il pas aussitôt débarrassé ? C'est tout dire. La faute n'éprouve même pas le besoin de se faire corriger. Dans les potins qui dépassent les limites, il s'échappe de ses mots. Le voici plus encore dépassé par les événements, prêt à la riposte. Prison, cabine de déshabillage. Sauveur se débrouille pour garder le change. Il se dit qu'en conservant ses pensées à l'étroit, on les lui retirera plus difficilement. Par précaution, il en fait des nœuds que personne, jusqu'à ce jour, n'a réussi à ravoïer. Cette pâleur sur son visage, il s'en raccroche autant qu'aux moines qu'il croisait dans sa jeunesse et qui lui fermaient les portes de leurs cellules avec allégresse mêlée de dégoût pour la citoyenneté. Il est vrai qu'en ces temps-là, il n'y comprenait déjà rien aux instruments du refus. La mémoire mâchonnait le principe même d'une revanche. Quelle erreur ! La pâleur réapparaît pour effrayer maintenant ce

faux air de parenté avec l'indulgence qui hissa en lui toujours plus haut, le pavillon de la révolte.

A quel prix ? Au prix : - on y est ! Or se raccrocher à l'idée que la carotte de la liberté vaut ce qu'indiquent les étiquettes de la soumission ne le satisfait pas. Jamais homme, pense-t-il sans une once de sincérité ne s'est senti aussi démuni que lui pour acquérir quoi que se soit. Superposer son image à celle du prix à payer le renforce au contraire dans son expression du refus. Sans doute perçoit-il confusément tout le bien qu'on estime de lui comme une incitation à persévérer. Il se fourvoie jusqu'à cette fortune dont parlent les livres des enfants. Tu es, vieux balèze derrière tes barreaux, ce que nous avons de plus cher au monde, d'impossible à mater.

Remboursez ! Sauveur se désole d'avoir tout manqué et qu'ainsi on ne puisse plus rien faire pour lui. Il ne raconte pas son histoire ou bien il ne la détaille pas jusqu'au bout. Parfois, il procède par associations d'idées, comme si en commençant par un point il parvenait à mieux s'arrêter soudain en prenant son interlocuteur à témoin. Comme si, d'ailleurs, il était capable de se souvenir. Son histoire n'en valait pas le coup. Sauveur s'éloignait volontiers de son passé. Il voyait qu'on opinait avant même la fin du récit. Alors il enjambait les fossés et désertait le combat du temps. Ce n'est plus le temps de récupérer, affirmait-il. Ni ma personne, ni mon argent, je suis perdu d'avance. Remboursez ! Sauveur murmure son dépit, mais il n'insiste pas. Les moyens lui manquent de se filmer ou de s'enregistrer dans le rôle du séducteur qu'on tient en

laisse. De partout, gronde une rumeur. L'effort demandé pour rejoindre le troupeau est hors de portée. Pourtant, il le comble en ressentant en plein cœur un besoin d'anonymat et de tranquillité qui le repousse plus loin de lui-même qu'il n'en savait prédire le plan.

N'est-ce pas plutôt un supplément de service que la société réclame aux maîtres ? La vie serait belle si elle n'allait pas aux bras d'un cercle de propriétaires dominés par la peur. Le temps de passer son tour, le temps de chercher une excuse, eh bien le destin qui se fait des histoires s'est encore un peu refermé sur sa fin ! Comment se contenter d'un butin chipé à la dérision ? Il y a, jusque dans les prisons, une sorte de gang qui s'instruit pour rien des enrichissements obtenus des parties communes. Qu'on ne chipote pas sur le chiffre par où s'introduit la scène finale ! C'est le zéro qui gagne. Que gagne-t-il ? Le droit d'assister la révolte remplace les mannequins pris au piège.

Tic-tac, tic-tac... Sauveur laisse l'heure passer et s'évader par procuration. Il lui demande de partir loin, là où on ne la trouvera plus. Au-delà de ce temps, dans un tour de magie, par des forces d'outre-langage il se détourne enfin du cadran. C'est ce qui s'appelle abdiquer. Mais il ne s'y résout pas sans ressentir, de fin en fin, la vie comme une cible à atteindre. Pour cette raison, il se métamorphose lui-même en cible avec ce que cela comporte d'exaltation d'être à nouveau l'empêcheur. Une fois sur deux, l'opération rate. Voici Sauveur comme une boule de peinture qui s'échappe du bout du rouleau et s'éclate sur le sol. Tache...

C'est la position de l'homme chenille. Ses poils se hérissent, ses couleurs s'établissent ! Sur le royaume d'une fleur, on dirait que l'écrasement oscille en toute légèreté. Le mouvement même semble provenir d'un enfoncement au sol qui mettrait au monde une multitude de membres aptes à la locomotion. Tache... C'est aussi la position de l'homme chenil. Dans les anneaux de la cage, le chien s'est couché.

Ils ne sortent plus qu'en laisse, mes semblables, intimidés par tant de besoins à assouvir, imbibés par l'encre de leurs tatouages, et sous couvert de leurs carnets de vaccination. Sauveur s'exprime vraiment à travers l'amour qu'il porte aux chiens. Leur image le submerge, lui commandant sur-le-champ de changer de vie, d'accepter le sort sans savoir imiter les mots du maître. Au pied ! Et au cas où il aurait mal entendu, au pied, vite, à la niche ! La meilleure façon de se plier à un ordre n'est jamais de l'exécuter, mais de le rogner comme un os entre ses crocs. Danger des mots, d'une réputation à défendre, d'une contagion par la bouche, Sauveur s'en interdit d'en faire de l'argent. Qu'importe le compte pourvu qu'il ait un passif contre une société, contre une liste de bagages à préparer ! Danger des mots, mais non pas des opérations. Son forfait, il l'a préparé dans la cour de son école. D'un côté se tenait la rangée des élèves qui apprenaient à écrire, de l'autre celle des élèves qui apprenaient à compter. Tant que la séparation durait, la vie était élémentaire. Puis les élèves se sont mélangés. Les comptables ont continué leurs opérations avec des lettres et les récitants leurs phrases

avec des chiffres. Sauveur avait tout de suite observé que le pouvoir appartenait en exclusivité aux maîtres du calcul passés dans le camp des livres. Des livres délivrent ! Badaboum ! A qui l'opération profite-t-elle ? Sauveur, Sauveur, dépêche-toi de finir le problème. Seule une note au-dessus de la moyenne te fait envie. Qui dira le contraire ? Ce n'est pas le système de notation qu'il faut modifier ou abandonner, mais l'énoncé même du problème. Il faut réduire l'opération à l'épaisseur du trait. Trait du jour ou d'un instant qui peut décider de tout. Trait de l'opération qui distingue une masse de nombres d'un pur résultat. S'il lui valait d'être lauréat, Sauveur restait au stade du résultat, au-delà duquel le mot devient le chef.

Cette guerre ni aucune autre ne sont ma guerre. C'est une guerre des chefs. Moi, Raivaud Sauveur, je veux tout partager, sauf mon sacrifice. Les pétrins avec leurs tentacules aux visages de messie, je les porte en berne à mon cou. Moi, Raivaud Sauveur, je veux tirer la fève de la galette des rois jusqu'à jouer le bien et le mieux à la roulette, aux canulars, aux truquages. Dès le berceau, j'ai baissé la tête pour ne pas me cogner aux machines à outil d'une bourgeoisie en deuil. Moi, Raivaud Sauveur, je vais aux sources de mon désir comme vous, poussières de mort, vous suivez votre chemin de croix et de croassement. Moi, Raivaud Sauveur, je voue un culte aux dérisoires « désiroires ».

En prison, il y a d'ailleurs moins de corbeaux et de dénonciateurs qu'en liberté. Sans rapport avec ce qu'on peut conclure de cette contradiction, Sauveur ne fait guère état de son goût pour le

calcul et moins encore pour les mathématiques. Il s'est mis en tête de trouver une formule qui ruinerait les capitaux en détraquant les liaisons informatiques entre les banques et les Bourses. Après s'être exercé sur quelques prisonniers pleins aux dents qui se sont volontiers prêtés à la manœuvre, il se surprend à craindre pour la fortune d'autrui, non par compassion assurément, mais par courage. Il ne se voit pas devenir le lampiste qui servira les intérêts aux profiteurs. C'est donc encore par calcul qu'il se détourne de cette recherche en cachant à la collectivité son proverbe de prédilection :

- On n'est jamais aussi bien servi que par moi-même.

Passons sur l'orgueil, comme de coutume. Car l'orgueil, pour épouser son époque, ne résiste pas à la réunion des contraires. Gardons plutôt de la formule son excuse. Sauveur clame que ce n'est pas le désir mais l'ordre qui est sans limite. Les saccades ou les brutalités de la pensée ont parfois tendance à inverser les rôles. De même, on se laisse abuser à tort ou à raison par un penchant pour la répression. On en déduit que l'ordre et le respect sont pires ici qu'ailleurs. Peut-être est-ce la vérité, peut-être pas. Sauveur s'en moque en décidant que pour gagner la liberté il faut battre l'ordre et tout le bataclan. Pour réussir, mettons en pratique le sens de l'observation. Observer avant d'agir et agir pour observer. C'est la maxime du prisonnier. C'est aussi celle du révolté. On n'est jamais certain d'y parvenir. Sauveur se sent en mesure d'établir, à l'usage du public, un observatoire de l'imagination. Mais sans aller jusque-là, il met en

principe l'absence fortuite des coïncidences. Par nature, le nombre de personnes qui se cachent dans un endroit ne peut correspondre à ses yeux au nombre de personnes qui en partent, pardi ! Un révolutionnaire de la trempe des sans-culottes et des communards sommeille en lui. D'une certaine manière, un révolté est un révolutionnaire de trop. Il est de la révolution de la première heure ou de la dernière, mais pas un engagé de force, pas un intérimaire ni un intermédiaire. Il s'agit pour lui de renverser l'ordre et non de conquérir le pouvoir. D'où la prison. D'où les serments prononcés à la hâte contre les thuriféraires de tout poil. Moi, Raivaud Sauveur, je suis ici par la volonté du peuple et j'en sortirai par la force des marionnettes. Mensonge ; par la force des mirabelles !

Place aux tergiversations. Toutes aboutissent non seulement à légitimer les pouvoirs, mais à les prendre. Sauveur se réfugie plutôt dans une sorte de réincarnation. Oui, pourquoi les chantres de la décoration ne soignent-ils pas mieux l'esthétique des interrupteurs ? Faute d'éléments, Sauveur se met dans la peau d'un interrupteur pour allumer et éteindre la lumière qui de toute façon fuit. C'est ici, croit-il, que commence le récit d'un voyage dans les combles de l'imagination. L'interrupteur saisit Sauveur par les cils et projette sous ses paupières le microfilm tant désiré. Rêve sans minuterie, l'interrupteur promène les codes de bonne conduite et leurs décrets d'application jusqu'aux limites de l'effacement. Alors Sauveur n'offre plus aucune résistance. Son idéal se transforme en une carpelette contre laquelle se blottira tôt

ou tard un chien de paradis. Il est question d'avalier de la poussière, mais l'urgence commande de venir à bout de démangeaisons qui traînent leurs peines comme des héritages d'une justice à la papa.

III

LA PARADE

Quand tout le monde a oublié, il reste un tas de règlements de compte en plein désarroi. La prison en accentue l'effet, comme de ces couches qui se superposent et s'annulent. La force, quelle qu'elle soit, naît de rabais en rabais. Qu'on n'aille pas opposer à Sauveur une forme de résistance, il la saisira. De même, on attribuera à ce phénomène le culte qu'il entretient pour le détriment. Tout ce qu'il a jamais réalisé, le meilleur et le pire, l'a été au détriment de ceci ou au détriment de cela. Et l'a été au-delà comme aux dépens d'archaïsmes qu'on ne doit pas reproduire, sous peine de mystification. De là viennent les sens de la parade. On en déduira ce qu'on voudra et, au hasard, que

Sauveur Raivaud a été jeté en prison pour acte de poésie. On ne le répétera plus, pour ne pas donner la solution avant d'avoir exposé le problème à fond, résolument. Et ses contreparties. Jouer avec les nerfs de la société. Parade ! Salaire gagné et aussitôt redistribué, avec un plaisir de circonstance, à des camarades eux aussi qui ne demandent pas pourquoi, en état de grâce. Peut-être trouveront-ils le moyen de détraquer le système, où Sauveur a cru qu'il échouerait, où il a finalement échoué. Dans le chaos, c'est ce côté ouvrier de lui-même de lui-même qu'il sauvera en portant à la connaissance de tous sa candidature malheureuse au concours d'entrée à la Police pour ses dix-huit ans. Il aurait voulu réussir pour empêcher quelqu'un d'autre de se laisser entraîner dans cette impasse. Qu'importe ! Il s'était fixé pour but de partir de rien. En la matière, la prison tient lieu de base ou tout au moins de laboratoire, comme on l'a dit au début par inadvertance. D'autant qu'on n'atteint la perfection que dans l'allégorie. Peut-être le monde n'est-il pas fait pour qu'on y vive. Peut-être convient-il mieux de laisser les marchandises en plan, selon le sens de la tactique à employer contre des propriétaires de leurres.

Soit ! Mais Sauveur ne voit pas comment expliquer qu'il faudra passer par cette période de pourriture pendant laquelle les valeurs s'entre-dévoreront. Il préfère renverser les rôles et, au contraire de la totalité des spectateurs, privilégier l'entraînement à la compétition. Sacrifier celle-ci n'est pas la panacée, mais une parade qui permet de redonner à la préparation toute la place

qu'elle mérite, et même davantage. Quand il ne reste plus à se figurer le monde que comme une toile d'araignée, alors il faut se rappeler qu'on passe plus de temps à préparer son affaire qu'à la réaliser. Tout dépend du côté où l'on se place, face aux événements ou en retrait. Le clou de la révolte n'est jamais trop enfoncé dans le mur, pour ne pas trancher sur la question et inciter quiconque à y accrocher un foulard, un tablier, un torchon et même une feuille de papier. C'est ainsi qu'est née, après un essai infructueux dans la Police, la vocation de Sauveur pour les déménagements. Reconnaissons que peu de métiers donnent ainsi l'occasion de rentrer chez les gens, de soulever et d'évacuer leurs meubles, leurs objets, si besoin d'en perdre, d'en casser ou d'en voler, avec les remerciements obligés de leurs propriétaires en furie.

Par excès d'abstraction, il se voit déménager le monde, de la cave au grenier, plantant derrière lui les antennes de télévision dans les pots de fleurs. Il se sent retenu en prison pour cause de préparatifs d'un déménagement au cerveau. Ses muscles se déplacent sur toute la surface des cartons d'emballage. Si seulement les couvercles pouvaient rester fermés, soupire-t-il au comble de l'égarement, avant de se ressaisir brusquement. Il empoigne ses cahiers de prison et il calcule l'épaisseur des feuilles qu'il faudra pour obtenir le marché d'une vie sans contrainte. Faute d'indice, il saute en marche du camion de déménagement que les chiffres ont dessiné dans la marge.

A sa sortie de prison, il s'empressera de devenir déménageur. Chez les athlètes, les zoulous, les manouches, les flibustiers... Chez tous les givrés qui voudront de lui. Peu importe du reste lesquels quand une nuée de grenouilles en transhumance barrent la route au peuple des déménageurs qu'il rejoindra vaille que vaille. Là pas de chef ni de sous-chef, pas de caméra ni de micro, mais une logique de remplissage et d'empilage. A la sueur du front, à l'huile de coude, rien que des cris d'ahan et, pour distribuer le travail, un compteur en panne ! Monsieur, nous avons coupé le jus.

Sauveur s'affale sur sa litière. De ses yeux montent des charges qui se terminent en prières. C'est-à-dire en jurons. Jamais il n'y a la hantise d'un bloc subitement détaché de la masse. Son corps est taillé dans une matière dont rien ne s'échappe. En revanche, ce qu'il faut de sangles et de lanières pour le suspendre à la paroi ne déjoue pas les manœuvres que la patience accumule contre lui. Si sa faute doit être expiée, ce sera au prix d'une rupture et non pas d'un manque à gagner. Dans cette quête d'extravagance, il voyage au gré des haltes. En fin de carrière, le déménageur se fera croque-mort. Sur l'autel de la révolte, le transport des colis vient en déduction de l'impôt qu'on rejette : la mort ou son double.

Finir agent des pompes funèbres pour trimbaler des morts dans leurs dernières prisons relance Sauveur vers sa liberté promise. Il savoure déjà les registres ouverts à l'occasion des enterrements. Expert en condoléances, en épitaphes ! Du carnage

des sentiments provient son goût des histoires mal fagotées ; comme s'il n'avait jamais su rien faire d'autre que de resquiller jusque dans l'imagination qui s'échappe du décor de la vie. De toute façon, la roublardise des gens l'incite d'abord à raconter des histoires. Puis il se laisse ratiboiser après avoir opposé, pour seule résistance, son panier à salades. Il se protège en se ressentant des douleurs du temps. Possédé par le démon de la révolte, le balancier de son esprit oscille entre le repentir et l'humilité. Pour supporter des charges écrasantes, le pouvoir de l'écriture construit un barrage. Mais ce pouvoir a été aspiré dans des tourbillons formés de casiers judiciaires qui prennent l'eau de partout. Se servir en catimini de cette déliquescence ne lui apporte plus rien. Il attend de la société tout entière une cession de repêchage.

Force d'abstraction, mots lâchés contre des meubles et des bibelots, avec autorisation, il faut le souligner, de tout vider. Se débarrasser par là même de la question du style, une sensation prise à l'ennemi. Et reconnaître en prime une prison dans une autre prison, trajet du lieu de naissance au lieu de travail, cousu dans la banquette de la subjectivité. Et maintenir avec le monde non pas une distance, qui serait un motif de recalage, sinon de rejugement, mais une surface. Comme cela, plus besoin de se tenir à quoi que ce soit pour réclamer son dû, avant de prendre ses jambes à son cou. Toujours sous la menace d'un missel de velours. Je vous vends mon beurre de missel. Là où d'aucuns comptent les jours, moi j'en déchire les pages. Je me soutiens